
L'analyse de conversation, de l'ethnomethodologie à la linguistique interactionnelle

Michel de Fornel, Jacqueline Léon

Abstract

abstract : In this paper, our concern is to propose an account of the history of conversation analysis, from the point of view of its filiation with ethnomethodology, dialectology and linguistic anthropology and of its connexions with scientific fields which also appeared in the sixties, such as ethnography of communication, sociolinguistics and generative grammar. In the second part, we present the main concepts and methods of conversation analysis and we try to show the specificity of its objects and its orientation, which renews some of the problems traditionally handled by pragmatics and discourse analysis.

Résumé

RÉSUMÉ : Dans cet article, nous nous proposons de retracer l'histoire de l'analyse de conversation, en la resituant tant du point de vue de sa filiation, avec l'ethnométhodologie, la dialectologie et l'anthropologie linguistique que de ses relations avec les champs connexes apparus à la même époque aux États-Unis comme l'ethnographie de la communication, la sociolinguistique ou la grammaire generative. Dans une seconde partie, nous exposerons ses principaux concepts et les méthodes qui lui sont propres, et nous nous attacherons à montrer la spécificité de ses objets et de son orientation, qui apporte un renouvellement certain des problèmes traditionnellement traités par la pragmatique et les recherches sur le discours.

Citer ce document / Cite this document :

de Fornel Michel, Léon Jacqueline. L'analyse de conversation, de l'ethnomethodologie à la linguistique interactionnelle. In: Histoire Épistémologie Langage, tome 22, fascicule 1, 2000. Horizons de la grammaire alexandrine (1) pp. 131-155.

doi : 10.3406/hel.2000.2770

http://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2000_num_22_1_2770

Document généré le 16/10/2015

L'ANALYSE DE CONVERSATION, DE L'ETHNOMÉTHODOLOGIE À LA LINGUISTIQUE INTERACTIONNELLE ¹

Michel DE FORNEL, Jacqueline LÉON
EHESS, UMR CNRS 7597

RÉSUMÉ : Dans cet article, nous nous proposons de retracer l'histoire de l'analyse de conversation, en la resituant tant du point de vue de sa filiation, avec l'ethnométhodologie, la dialectologie et l'anthropologie linguistique que de ses relations avec les champs connexes apparus à la même époque aux États-Unis comme l'ethnographie de la communication, la sociolinguistique ou la grammaire générative. Dans une seconde partie, nous exposerons ses principaux concepts et les méthodes qui lui sont propres, et nous nous attacherons à montrer la spécificité de ses objets et de son orientation, qui apporte un renouvellement certain des problèmes traditionnellement traités par la pragmatique et les recherches sur le discours.

ABSTRACT : In this paper, our concern is to propose an account of the history of conversation analysis, from the point of view of its filiation with ethnomethodology, dialectology and linguistic anthropology and of its connexions with scientific fields which also appeared in the sixties, such as ethnography of communication, sociolinguistics and generative grammar. In the second part, we present the main concepts and methods of conversation analysis and we try to show the specificity of its objects and its orientation, which renews some of the problems traditionally handled by pragmatics and discourse analysis.

MOTS-CLÉS : Analyse de conversation ; Linguistique interactionnelle ; Ethnographie de la communication ; Ethnométhodologie ; xx^e siècle ; Europe ; États-Unis.

KEY WORDS : Conversation Analysis ; Interactional Linguistics ; Ethnography of Communication ; Ethnomethodology ; 20th century ; Europe ; United States of America.

-
1. Nous remercions Sylvie Archaimbault et Sylvain Auroux pour leur lecture attentive et leurs très utiles remarques.

INTRODUCTION

L'ANALYSE de conversation a une histoire récente. Elle émerge au milieu des années 60 en Californie, et constitue un des renouvellements majeurs des approches du langage dans un contexte social.

Dans un environnement américain où se développent d'une part la grammaire générative, d'autre part différentes approches de l'interaction en face-à-face et de l'analyse de données enregistrées, et où enfin l'ethnométhodologie se constitue comme une nouvelle théorie sociologique, l'analyse de conversation s'intéresse de façon spécifique à la conversation comme objet d'étude, en s'attachant à l'analyse des aspects formels de son organisation. Elle inaugure le fait de traiter des données de l'oral en travaillant sur des formes spécifiques situées dans leur contexte.

Dans cet article, nous nous proposons de retracer l'histoire de ce courant en le resituant tant du point de vue de sa filiation que de ses relations avec les champs connexes apparus à la même époque aux États-Unis. Dans une seconde partie, nous exposerons ses principaux concepts et les méthodes qui lui sont propres, et nous nous attacherons à montrer la spécificité de ses objets et de son orientation, qui apporte un renouvellement certain des problèmes traditionnellement traités par la pragmatique et les recherches sur le discours.

1. HISTOIRE ET FILIATION DE L'ANALYSE DE CONVERSATION

*1.1. Parcours d'Harvey Sacks*²

Le fondateur de l'analyse de conversation est Harvey Sacks. Né en 1935, il disparaît prématurément dans un accident de voiture à 40 ans en 1975. Lors des cours qu'il donne à l'UCLA de 1965 à 1972, et qui ont été intégralement publiés en 1992 sous le titre de *Lectures on Conversation*, Sacks élabore les principaux concepts de l'analyse de conversation. Après sa mort, le relais est pris par Emanuel Schegloff, de deux ans son cadet, rencontré à Berkeley, et avec lequel il collaborait étroitement depuis 1963. Schegloff est d'ailleurs toujours une des têtes de file de ce courant qui a continué de se développer au sein des sciences sociales aux États-Unis et en Grande-Bretagne, et au sein des sciences du langage principalement en Allemagne, en France, en Italie et en Hollande.

Le parcours de Sacks qui le mène à étudier la conversation est intéressant du point de vue de l'histoire des disciplines. Après des études de droit et de sciences politiques où il s'intéresse davantage au fonctionnement du

2. Ces informations biographiques sur Sacks sont en grande partie tirées de Schegloff (1992).

droit comme institution qu'à une carrière juridique proprement dite, Sacks suit les séminaires de Talcott Parsons à Harvard et y rencontre Harold Garfinkel, le fondateur de l'ethnométhodologie, dont il va subir l'influence. Il entreprend ensuite des études de sociologie à Berkeley et devient assistant de sociologie et d'anthropologie en 1963 à l'UCLA en compagnie de Garfinkel.

En 1963, Garfinkel, Sacks et Erving Goffman sont assistants au Centre d'études scientifiques du suicide à Los Angeles. C'est là que commencent les premières analyses de conversation. En travaillant sur les bandes enregistrées et les transcriptions sténo des appels d'urgence au Centre de Prévention des suicides, Sacks s'intéresse particulièrement aux ouvertures des conversations téléphoniques et aux méthodes mises en place par les appelants pour éviter de donner leur nom. Cet intérêt pour cette réalisation méthodique et reproductible des activités ordinaires marque le début de l'analyse de conversation.

Le matériel enregistré, non manipulé et appréhendé dans tous ses détails, devient intéressant comme ressource essentielle pour ce qui est en train d'être accompli dans et par la parole. La parole est appréhendée comme une activité en soi.

Cette importance accordée au matériel enregistré amène d'ailleurs Sacks à enregistrer ses propres cours (de 1965 à 1972) qu'il distribue et qu'il envoie régulièrement à Schegloff, alors enseignant dans le Middle-West. Pendant vingt ans, ce corpus de cours est lu et discuté au sein de la communauté des analystes de conversation, pour être publié enfin par Schegloff et Gail Jefferson en 1992³.

1.2. Arrière-plan et filiation

1.2.1. L'ethnométhodologie

L'analyse de conversation partage les options principales de l'ethnométhodologie. Celle-ci s'est constituée en rupture avec le courant sociologique dominant constitué alors par la théorie parsonienne. Pour Parsons, l'action doit être analysée comme le produit de processus qui, bien qu'opérant sur les esprits des acteurs, leur sont inaccessibles et qu'ils ne peuvent contrôler. Sa théorie de l'action est un traitement extérieur du point de vue de l'acteur. Pour son élève Garfinkel, au contraire, il s'agit de poser la question de la compréhension par les acteurs de leurs circonstances pratiques, les propriétés de leur jugement, les conditions dans lesquelles l'action peut être commencée ou abandonnée. Le point de vue de l'acteur et son rôle

3. Une pré-publication partielle a eu lieu dans *Human Studies* en 1989. La circulation rénéotypée des cours de Sacks n'est pas sans rapport avec la circulation sous forme de *draft* des travaux du MIT.

dans l'organisation de l'action doivent être analysés par des moyens intrinsèques et les catégories d'analyse doivent être celles qu'utilisent les participants eux-mêmes. Les faits sociaux ne peuvent pas être décrits par les catégories que leur appliquent les sociologues, mais interactionnellement par les acteurs selon leur connaissance de sens commun des structures sociales⁴.

On notera par ailleurs que, tout en s'en distinguant radicalement, l'ethnométhodologie partage avec l'interactionnisme symbolique le refus des techniques quantitatives de la sociologie empirique classique pour se consacrer à l'étude des méthodes de production et d'interprétation de l'interaction sociale.

La contribution de Sacks à l'ethnométhodologie va être de proposer de s'intéresser à l'une des organisations sociales endogènes les plus accessibles aux chercheurs, mais complètement inédite, à savoir la conversation.

1.2.2. *La tradition dialectologique aux États-Unis*

Une filiation moins directe et sans doute moins connue est la tradition dialectologique américaine. Les recherches de Sacks n'auraient pas eu lieu sans l'intérêt pour l'étude des données enregistrées dans un contexte d'interaction naturelle qui s'est développée dans le cadre de la dialectologie puis de la sociolinguistique.

La dialectologie est de tradition beaucoup moins ancienne aux États-Unis qu'en Europe et y a été, certes, beaucoup moins développée. En 1929, la *Linguistic Society of America* crée le « linguistic atlas » afin de permettre aux linguistes de continuer à faire du travail de terrain pendant la grande dépression. Des linguistes néo-bloomfieldiens comme Bernard Bloch, Charles Fries, Martin Joos ou Archibald Hill y sont impliqués. Mais ceux-ci s'intéressent davantage à la phonologie ou à la morphophonémique qu'à la dialectologie qui reste marginale. Selon Murray (1994), après la Seconde Guerre mondiale, les changements de la linguistique et les transformations de la société font apparaître la dialectologie rurale comme vieillotte et sans intérêt. Elle laisse alors la place aux données enregistrées en milieu urbain et à la sociolinguistique. Mais, précise-t-il, la dialectologie aurait eu un destin beaucoup plus important si Fries y était resté impliqué.

L'importance de Charles Fries doit être en effet rappelée, à la fois pour son intérêt continu pour les données enregistrées et pour son influence sur les chercheurs qui vont développer les recherches en analyse de l'interaction. Il élabore son ouvrage *Structure of English*, publié en 1952, à partir de cinquante heures d'enregistrement de conversations téléphoniques auprès de trois cents locuteurs différents. Ce sont les données enregistrées qui l'amènent à adopter une approche de la phrase différente de son traitement

4. Voir sur ce point Garfinkel (1967) et Heritage (1984).

habituel en syntaxe, et à introduire les notions d'énoncé (*utterance*) et de séquence.

Fries est sans doute un des premiers à rechercher une unité minimale de la conversation. Dans *Structure of English*, il se demande quelles procédures le linguiste doit utiliser pour définir, dans un corpus de données enregistrées, les portions d'énoncés qui ne sont pas des parties de construction plus grande et pour déterminer les formes linguistiques susceptibles d'être isolées comme des énoncés indépendants. Il propose le tour de parole comme unité de conversation : l'unité de la conversation la plus facile à repérer avec certitude, dit-il p. 23, est le discours d'une personne jusqu'à ce qu'elle s'arrête et qu'une autre commence. On est aussi proche de la notion de paire adjacente lorsque Fries considère que ces tours ne sont pas isolés et que certains sont des actions qui suscitent des actions en réplique. Ainsi, précise-t-il, à l'exception des premiers tours destinés à commencer une conversation, toutes les unités sont nécessairement des répliques aux unités précédentes. Parmi ces unités, il distingue celles qui sont immédiatement suivies d'actions et qu'il appelle des requêtes. Toutefois il ne met pas véritablement en place de critères définissant la séquentialisation des tours de parole⁵. Il en reste à une position néo-bloomfieldienne behavioriste de la séquence qui fait intervenir l'idée de signal de début d'action⁶. Il donne l'exemple de *who came ?* qui signale une question, non tant à cause de l'ordre des mots, mais parce que le mot *who* en tant que mot est un signal de question (définie comme une phrase orientée vers la sélection d'une réplique orale).

Cette particularité des pronoms interrogatifs a retenu l'attention de Sacks, qui, dans une perspective séquentielle et non plus behavioriste, traite les pronoms interrogatifs situés en début de tour comme des indices, appelés indices de projectabilité, permettant à l'interlocuteur de projeter l'action à venir. Il utilisera également les formes de cohésion textuelle repérées par Fries pour définir les liens entre unités à l'intérieur des tours de parole. Fries fait en effet partie de la bibliographie des *Lectures* de Sacks qui comprend outre *Structure of English*, un article intitulé *On the intonation of 'yes-no' questions in English* datant de 1964.

-
5. Les critères définissant les séquences textuelles sont davantage élaborés. Il appelle 'signal de séquence' les formes linguistiques de cohésion textuelle qui relient les phrases qui se succèdent dans un même énoncé, tels que les pronoms anaphoriques en position sujet ; les déterminants définis et démonstratifs ; certains connecteurs comme *however, yet, besides*.
 6. Cette conception sera reprise notamment par le psychologue Duncan qui proposera une approche du changement de tours de parole en termes de signaux (cf. Duncan, S. Jr., 1974, « On the structure of speaker-auditor interaction during speaking turns », *Language and Society* 2, p. 161-180.)

De façon plus générale, Fries eut une influence directe sur les sociologues et les linguistes qui s'intéressèrent aux données enregistrées. On peut rappeler à cet effet qu'un des fondateurs de l'Ethnographie de la Communication, John Joseph Gumperz, commença par faire des études de dialectologie⁷ et que c'est en suivant les cours de Fries lors d'un *Summer Linguistic Institute* organisé par la *Linguistic Society of America*, qu'il décida de changer de discipline après avoir obtenu un *degree* en chimie.

Enfin il faut noter que l'intérêt pour les données enregistrées connaît un essor sans précédent avec l'invention des magnétophones portables dans les années 60. Ceux-ci offrent des possibilités inédites, comme celles d'enregistrer un nombre beaucoup plus grand d'interactions et d'écouter et réécouter indéfiniment les exemples de parole spontanée.

1.2.3. L'anthropologie linguistique

Les relations entre Sacks et l'anthropologie linguistique sont directes puisque Sacks est assistant de sociologie mais aussi d'anthropologie à l'UCLA. Il a lu Boas, Sapir, puis Bateson et Mead. L'idée d'appliquer les méthodes de la linguistique structurale au comportement et à la culture lui est donc tout à fait familière.

Dans les années 20, Franz Boas, qu'on peut tenir pour responsable de l'introduction de la linguistique dans l'anthropologie nord-américaine, propose l'élaboration d'une base de données de textes en langues indiennes nord-américaines partageable entre les linguistes et les ethnologues.

À mesure qu'à la suite des travaux de Boas et de ses élèves (Kroeber, Sapir, Swanton, Dixon, Jacobs, etc.), les langues nord-américaines font l'objet de descriptions scientifiques, il devient évident que l'analyse systématique de la forme linguistique est une condition préalable à une étude des contenus des mythes et des contes recueillis.

L'article de Sapir de 1933 sur la réalité psychologique des phonèmes montre que l'étude des structures linguistiques peut apporter une contribution importante à la compréhension de la cognition humaine. La capacité des sujets à identifier les phonèmes d'une autre langue est affectée de façon significative par le système phonologique de leur propre langue.

7. Gumperz fit sa thèse de doctorat sur un dialecte souabe parlé par un groupe de fermiers allemands de la troisième génération installé dans le Michigan. L'étude des trois variantes du dialecte lui a permis de montrer que celles-ci n'existaient pas en Allemagne avant l'émigration et ne dépendaient pas directement de l'histoire du dialecte, mais qu'elles reflétaient les regroupements sociaux et religieux postérieurs à l'immigration. Plus tard, ses travaux sur une communauté linguistique d'un village d'Inde du Nord utilisant plusieurs dialectes linguistiquement distincts le conduisit à montrer que les variétés de dialectes ne sont pas superposables aux différentes castes. Ce sont les normes gouvernant les relations interpersonnelles qui sont le facteur déterminant de la variation.

Dans les années 50, Kenneth Pike, Charles Hockett, George Trager, Floyd Lounsbury et Ward Goodenough tentent d'appliquer les méthodes de la linguistique structurale au comportement et à la culture, tandis qu'Einer Haugen et Uriel Weinreich, familiers de la dialectologie et du structuralisme européen, commencent à analyser les problèmes de contact de langues.

L'anthropologie linguistique bénéficie alors des nouvelles techniques de l'analyse structurale, notamment de l'explicitation et de la répétabilité des procédures. Mais un nouveau courant, l'Ethnographie de la communication, apparu au début des années 60, juge ces nouvelles techniques trop limitées. Les ethnographes considèrent en effet que l'unité d'analyse doit être le texte constitué par les données enregistrées et non plus l'énoncé isolé, que l'analyse du sens, voire même de la syntaxe ne doit plus être indéfiniment différée et que les variations dialectales mineures, les mots d'emprunt ou les phénomènes de diffusion cessent d'être écartés comme marginaux et non formalisables. Selon Hymes, l'un des fondateurs de ce courant, les anthropologues recueillent une masse de données mais tiennent les modes de communication interpersonnelle ayant présidé à ce recueil pour connus et invariables.

En développant les études sur le bilinguisme et le bidialectalisme, et en manifestant un intérêt renouvelé pour les créoles et les pidgins, ce courant a contribué à établir l'étude des comportements verbaux comme une importante sous-discipline nécessitant des procédures de recueil de données et des outils d'analyse spécifiques excédant largement les méthodes de la linguistique (cf. 1.3.1 pour un exposé plus détaillé des objectifs de ce courant).

Sacks s'est aussi intéressé à l'anthropologie culturelle, en particulier aux recherches de Goodenough⁸ sur la sélection des règles ou des identités sociales, ainsi qu'aux travaux sur l'organisation formelle des situations interactionnelles dans certaines sociétés africaines, comme ceux d'Ethel Albert.

1.2.4. *The Natural History of an Interview*

Le projet NHI (*Natural History of an Interview*) constitue la première tentative d'appliquer l'analyse structurale à l'interaction. Ce projet ne fut jamais achevé mais influença considérablement les développements ultérieurs de l'étude empirique du langage et de l'interaction.

Le premier séminaire du *Centre for Advanced Study in the Behavioral Sciences* à Palo Alto réunissant en 1955-56 des psychiatres (Frieda Fromm-Reichmann et Henry Bronsin), des linguistes (Charles Hockett et Norman McQuown) et des anthropologues (Alfred Kroeber et David Schneider), déboucha sur l'analyse d'un interview psychiatrique présenté en janvier 1956 et publié aussitôt. Les participants invitèrent l'anthropologue-linguiste Ray

8. Goodenough, W. (1951). « Property, Kin and Community on Truck », *Yale University Publications in Anthropology* 46, New Haven, Yale University Press.

Birdwhistell à en discuter et c'est le film de Gregory Bateson (la scène de la cigarette) qui fut choisi comme objet d'études. Il s'agit, rappelons-le, de 18 secondes extraites d'un film d'une thérapie familiale. On y voit Bateson allumant la cigarette d'une jeune femme parlant de son fils pendant que celui-ci entre et sort du champ. Des réunions régulières eurent lieu à Buffalo (56-58) puis à Pittsburg (58-61) mais les résultats ne furent jamais publiés dans leur intégralité ; les éditeurs considérant que les transcriptions étaient trop chères à reproduire, le manuscrit ne fut disponible que sur microfilm.

Ce projet constitue une recherche sur la communication dans l'interaction et le point de vue adopté est celui de l'observateur du comportement naturel. La question posée au départ est la suivante : parmi les milliers de comportements corporellement possibles, il s'agit de savoir quels sont ceux retenus par la culture pour constituer des ensembles significatifs. La communication est, pour ces auteurs, un processus social permanent intégrant de multiples modes de comportement : parole, geste, regard, mimique. La communication est un tout intégré où la distinction verbal/non-verbal n'a pas de sens⁹.

Cette position est particulièrement développée par Birdwhistell qui proposera l'analyse de la scène de la cigarette. Celle-ci est inaugurale à double titre : d'abord parce qu'elle a fait l'objet d'une analyse minutieuse image par image, ensuite parce que ces études se sont répétées au fil des années permettant la confrontation d'approches multiples.

Pour la première fois en effet, plusieurs chercheurs se sont livrés à l'analyse du même fragment de données enregistrées. Cette première expérience sera ensuite répétée pour devenir partie intégrante de la méthode d'analyse des données enregistrées, d'ailleurs adoptée par l'analyse de conversation.

Les travaux de Bateson sur le cadre et la contextualisation ont eu une influence considérable sur de nombreux analystes de l'interaction dont Gumperz et Goffman. Par ailleurs Goffman fut l'élève de Birdwhistell en 1963.

Ainsi, si l'intérêt de Sacks pour l'analyse des données enregistrées inaugurerait une pratique inédite en sociologie, on ne doit pas oublier que celle-ci était déjà en vigueur dans ce lieu d'échanges pluridisciplinaires que constituait le *Centre for Advanced Study in the Behavioral Sciences*.

1.2.5. Erving Goffman

Sacks (ainsi que Schegloff) a été l'élève de Goffman (1922-1982). Ce dernier, surpris par le caractère novateur du travail de Sacks sur les appels d'urgence au Centre de Prévention des suicides, s'est opposé à sa soutenance

9. Sur l'École de Palo Alto, voir l'ouvrage de Y. Winkin, *La Nouvelle Communication*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.

de thèse (et ce n'est que grâce à Cicourel qu'elle a pu être soutenue en 1966). Gumperz a souvent joué le rôle de médiateur et a oeuvré pour le rapprochement entre l'approche interactionniste et l'approche conversationnelle. Goffman était en effet très proche du groupe des ethnographes de la communication. Au début des années 60, il était à Berkeley en compagnie de Gumperz et participait aux réunions de travail du groupe. Goffman est par ailleurs un des auteurs du premier recueil de 1964 *The Ethnography of Communication*, édité par Hymes et Gumperz.

C'est toutefois Goffman qui a attiré l'attention de Sacks sur l'intérêt de l'interaction face à face lors de l'étude du raisonnement de sens commun et des théorisations pratiques mises en place par les locuteurs. Le témoignage le plus manifeste de son influence sur Sacks est l'article « *Notes on police assessment of moral character* » publié par Sacks en 1972. Fondé sur l'étude des manuels de procédure de la police, il fait écho à l'utilisation par Goffman des manuels d'étiquette dans ses recherches. Mais les divergences entre Goffman et l'analyse de conversation se sont rapidement révélées importantes. Goffman était en désaccord total avec le fait de ne négliger aucun détail dans les données enregistrées. Enfin, les formes de la conversation ne l'intéressaient pas en tant que telles. Cependant, les multiples références à l'analyse de conversation dans l'oeuvre de Goffman montrent que ce dernier a su engager un dialogue critique avec ce courant, dont la forme la plus visible est sans doute le recueil d'articles *Forms of Talk* (1981)¹⁰.

Les influences réciproques issues de la sociologie, de la linguistique structurale et de l'anthropologie, comme de la psychologie et de la psychiatrie sont le fruit de la circulation intense des idées existant entre les différentes disciplines. Les anthropologues, les sociologues et les linguistes n'étaient pas enfermés dans un cloisonnement disciplinaire. Il n'est donc pas étonnant que cette circulation ait continué dans les années 60 et que Sacks ait bénéficié de l'apport de la grammaire générative, ou de disciplines connexes comme l'ethnographie de la communication.

1.3. Les disciplines connexes

1.3.1. L'ethnographie de la communication et la sociolinguistique

Les relations entre ethnographie de la communication et analyse de conversation ne sont pas symétriques.

John Joseph Gumperz, fondateur avec Dell Hymes de l'ethnographie de la communication¹¹, intègre une partie des méthodes de l'ethnométhodologie

10. Traduit en français sous le titre *Façons de parler*, Paris, Éditions de Minuit, 1987.

11. Rappelons que l'objectif de l'ethnographie de la communication est l'analyse de la compétence communicative, à savoir l'analyse des habitudes communicatives d'une communauté linguistique prise dans sa totalité, par le repérage des événements de communication. Le groupe des ethnographes de la communication comprenait des

et de l'analyse de conversation dans son approche sociolinguistique : notamment la nécessité de travailler sur un corpus de conversations situées, l'adoption du système de tours de parole et l'attention portée aux règles qui organisent la conversation. Selon Gumperz (1982, p. 62) une des contributions essentielles de Sacks à l'analyse de conversation est d'avoir reconnu que les principes de l'inférence conversationnelle sont assez différents des règles de grammaire, notamment au travers de la notion d'implication conversationnelle.

En revanche, les analystes de conversation empruntent peu aux ethnographes de la communication, dont on a pu dire que les concepts et les options méthodologiques étaient plutôt flous. L'apport est davantage institutionnel. Très tôt, les ethnographes de la communication ouvrent leurs publications aux ethnométhodologues et aux analystes de conversations : Garfinkel, Sacks et Schegloff figurent comme auteurs dans la seconde partie du recueil *Directions in Sociolinguistics*, publiée en 1972, et intitulée « *Discovering structure in speech* »¹².

Au début des années 80, Gumperz développe une sociolinguistique interactionnelle, dont l'objectif est en particulier l'étude des façons de parler et des stratégies rhétoriques mises en œuvre par des locuteurs d'origines sociales et ethniques différentes. Cette sociolinguistique s'intéresse à des séquences d'interaction verbale situées, à l'aide de deux outils méthodologiques principaux : l'observation participante et la méthode interprétative.

À la suite d'une série de conférences de Gumperz en Allemagne, les linguistes allemands ont développé un courant d'analyse de conversation en intégrant la théorie de la contextualisation des énoncés sur laquelle repose en grande partie la sociolinguistique interactionnelle de Gumperz. Cette approche qui se nomme elle-même 'linguistique interactionnelle' fait interagir l'organisation des conversations avec des critères linguistiques, morpho-syntaxiques, sémantiques, pragmatiques et prosodiques.

Rappelons que les indices qui contextualisent les énoncés sont des formes superficielles, conventionnelles et stéréotypées par lesquelles les locuteurs signalent et les destinataires interprètent un certain nombre d'éléments :

anthropologues, Fraake, Rumney ou Metzger, des psychologues comme Susan Ervin-Tripp, des sociolinguistes comme Labov et Gumperz auxquels se joignait parfois le philosophe John Searle. Le seul lien aux sociologues était Goffman. Des échanges existaient avec Stanford et l'UCLA, notamment à travers l'ethnométhodologue Garfinkel. (cf. Gumperz et Hymes, 1964, « The Ethnography of Communication », *American Anthropologist*, Special Publication, vol. 66 n° 6 part. 2 ; Gumperz et Hymes, 1972, *Directions in sociolinguistics, The Ethnography of Communication*, Holt Rinehart and Winston inc.).

12. Dans ce recueil figurent également le texte de Birdwhistell sur la scène de la cigarette et un article de Labov.

la nature de l'activité en cours, la manière dont le contenu sémantique doit être interprété, la manière dont chaque phrase se rapporte à ce qui précède ou à ce qui suit. Ces indices sont socio-linguistiquement déterminés et partagés par les locuteurs d'une même langue et d'une même culture. Ils sont souvent difficiles à percevoir par des locuteurs d'une autre langue ou d'un autre dialecte et leur mauvaise interprétation peut être à la source de malentendus. Parmi ces indices, la prosodie joue un rôle essentiel¹³.

La sociolinguistique variationniste issue de William Labov a aussi joué un rôle important dans le renouvellement des travaux sur le langage en contexte. Plutôt que de postuler une homogénéité des structures grammaticales, que l'observation dément, ce courant prend en compte tout ce qui varie dans la langue pour étudier la structuration de cette variation. Il décrit ainsi toutes les formes de variations constatées qui ne sont pas d'ordre strictement individuel. La variation sociale s'exprime par la stratification sociale d'une variable linguistique et la variation stylistique apparaît lors des changements de registres de discours (du formel au familier) par un même locuteur. C'est la reconnaissance du rôle essentiel de la variation stylistique qui a conduit Labov et ses élèves à s'intéresser aux divers registres de discours dans l'interaction. Des travaux novateurs sur la grammaire du récit oral, sur le discours thérapeutique ou sur les formes de descriptions d'appartements ont été ainsi réalisés¹⁴.

1.3.2. La grammaire générative

Fait exceptionnel chez un sociologue, Sacks s'est intéressé à la linguistique chomskienne alors en pleine expansion.

Ce n'est évidemment pas dans ce courant que Sacks a pu trouver un intérêt pour les données enregistrées puisqu'au même moment Chomsky dénigrerait le travail empirique sur corpus cher aux néo-bloomfieldiens. On notera par ailleurs que la démarche générale de l'analyse de conversation donne une large place à une méthode inductive qui va des données aux problèmes et qui se donne pour objectif de reproduire les données à partir des problèmes, contrairement à la grammaire générative qui est une démarche hypothético-déductive. Mais ces deux courants partagent le même intérêt pour la notion de dispositif (grammatical dans un cas, conversationnel dans l'autre) pour rendre compte des structures formelles observées.

Chez Sacks, qui a suivi pendant un certain temps les cours de Chomsky, l'influence de la grammaire générative est sensible notamment dans les

13. Cf. l'ouvrage édité par Couper-Kühlen et Selting en 1996 *Prosody in Conversation* et préfacé par Gumperz.

14. W. Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit, 1976, *Le Parler ordinaire*. 2 vols, Paris, Éditions de Minuit, 1979. W. Labov & D. Fanshel, *Therapeutic Discourse*, New York, Academic Press, 1977.

cours de l'automne 65 et du printemps 66, lorsqu'il s'interroge sur le statut de la phrase dans la suite *The baby cried (S1). The mommy picked it up (S2)*¹⁵.

Le locuteur entend S1 et S2 comme des phrases liées entre elles et non comme des suites isolées. Pour Sacks, il s'agit de comprendre le lien entre le fait d'entendre, d'analyser une phrase et le fait de la comprendre.

À partir de la notion de compétence, il se propose de construire une machinerie (*machinery* ou *apparatus*)¹⁶ susceptible de rendre compte de l'analyse d'une phrase et de la compréhension qu'en ont les locuteurs.

Cette façon de poser le problème fait écho aux tentatives chomskiennes de contruire un dispositif syntaxique susceptible de fournir les différentes analyses possibles d'une phrase ambiguë telle *flying planes can be dangerous*.

Ce qui constitue un emprunt certain à la grammaire générative, c'est l'idée de construire un dispositif qui distinguerait systématiquement les séquences correctes des séquences incorrectes, un système de règles pour la conversation et un dispositif d'application récursive de ces règles. Le système de tours de parole et les règles de transition de tours de parole, pierre de touche de l'organisation conversationnelle, sont un exemple manifeste de l'influence de la grammaire générative (cf. § 2.1.4. ci-dessous).

Engagé dans la mise au point d'un dispositif d'analyse de la conversation, Sacks ne pouvait toutefois qu'être d'accord avec la critique de la notion de compétence formulée par les ethnographes de la communication à l'encontre de la notion trop étroite de compétence linguistique des générativistes. Pour les ethnographes de la communication, la notion de compétence de la grammaire générative se référant à un locuteur-auditeur idéal, qui n'appartient pas à un groupe social ou culturel spécifique, se révèle de peu d'intérêt lorsqu'il s'agit de l'explication du fondement social d'un comportement verbal. Il faut accepter l'idée que la performance de la parole soit le produit de règles¹⁷ autant que le langage lui-même, et qu'il existe une com-

15. Ce travail fera l'objet de l'article « On the analyzability of stories by children » publié entre autres dans *Directions in Sociolinguistics, The Ethnography of Communication*, édité en 1972 par Hymes et Gumperz.

16. Selon Schegloff (1992) cette *machinery*, produite par les locuteurs et que doit découvrir l'analyste, est directement inspirée par la grammaire générative. Sacks la définit ainsi : « We are going to aim at building an apparatus which involves building constraints on what an adequate grammar will do... » (Sacks 1992, Fall 1965, Appendix A, p. 229).

17. La notion de règle est à l'époque fortement imprégnée par la grammaire générative. Ceci est manifeste pour Sacks, pour qui les règles sont des règles de réécriture récursives. C'est sans doute plus flou pour les ethnographes de la communication qui ne se sont pas véritablement intéressés à la formalisation. Dans les années 60, la grammaire de l'interaction devait être calquée sur la grammaire des langues.

pétence communicative formée de règles culturelles et sociales qui font appel à l'analyse des habitudes communicatives d'une communauté linguistique prise dans sa totalité.

Par ailleurs, ils refusent la conception des linguistes néo-bloomfieldiens et chomskiens qui excluent d'intégrer dans leur description des systèmes phonologiques et grammaticaux les variations empiriques, considérées uniquement comme des erreurs de la performance ou des idiosyncrasies et qui, par conséquent, n'offrent aucun intérêt. Enfin, l'éthnographie de la communication, ainsi que la sociolinguistique variationniste, considèrent que l'hétérogénéité des données enregistrées auprès de locuteurs dans des situations ordinaires doit être prise en compte et que les variations appartiennent à la structure même de la langue, contrairement à la grammaire générative qui tend à les écarter du dispositif grammatical.

On a reproché aux analystes de conversation de ne pas avoir de théorie linguistique. Il est vrai que ce qui est emprunté à la grammaire générative, ce sont davantage des principes de formalisation qu'une théorie linguistique : utilisation de règles, récursivité, processus de traitement (en partie une méthode inductive, allant des données à la théorie).

Toutefois il ne faut pas oublier que Sacks était très attentif au fait qu'un certain nombre d'aspects formels structurant les conversations sont des marqueurs linguistiques : types de questions et de réponses, développement thématique ou séquentiel, liens entre tours : *do*, anaphores, enchaînement syntaxique d'une réponse sur une question, etc.

Par ailleurs les analystes de conversation portent un intérêt certain à la compétence des locuteurs, intérêt qu'ils partagent, même si leurs objectifs sont différents, avec les ethnographes de la communication et la sociolinguistique variationniste.

Enfin, il est important de signaler que les deux articles fondateurs de l'analyse de conversation, dont les auteurs sont Sacks, Schegloff et Jefferson, sont publiés dans des revues de sciences du langage ou de linguistique. « *Opening up closings* » est publié en 1973 dans *Semiotica* et « A

Ce n'est que très récemment que l'idée d'une grammaire autonome de l'interaction a vu le jour. Ainsi P. Hopper, dans son article « Emergent grammar and the a priori grammar postulate ». (In Deborah Tannen (éd.), *Linguistics in context*. Norwood, New Jersey : Abex) a-t-il proposé en 1988 l'idée de grammaire émergente, c'est-à-dire d'une grammaire construite à partir du discours. En 1996, le groupe de Schegloff a proposé d'élaborer une grammaire de l'interaction mais celle-ci reste à venir (cf. E. Ochs, E. A. Schegloff and S. A. Thompson (éds.), 1996, *Interaction and Grammar* Cambridge (England), Cambridge University Press). La linguistique interactionnelle, quant à elle, (cf. § 2.2.) propose d'analyser par des méthodes linguistiques, conversationnelles et prosodiques des phénomènes linguistiques propres à l'interaction.

simplest systematics from the organization of turn taking for conversation » est publié en 1974 dans *Language*.

Ces différents éléments, auxquels il faut ajouter l'absence de cloisonnement entre disciplines caractéristique des sciences humaines dans les années 60 aux USA, contribuent à intégrer pleinement l'analyse de conversation parmi les sciences du langage. Cette position se trouve confirmée par une analyse plus détaillée des concepts et des méthodes ainsi que par le fait que ce sont des linguistes qui prennent en charge les développements les plus récents du domaine.

2. CONCEPTS ET MÉTHODES

2.1. L'objet de l'analyse de conversation

L'analyse de conversation considère qu'il est essentiel d'étudier l'interaction en tant que processus complexe de coordination des actions et en tant qu'accomplissement pratique. Lorsqu'ils sont en relation de co-présence, les participants à une interaction se rendent mutuellement intelligibles le sens de leurs actions et la compréhension qu'ils ont de ce qui se passe. Dans le prolongement des recherches ethnométhodologiques, l'analyse de conversation a montré que cette attribution réciproque de sens dépend de la maîtrise de *méthodes*, de règles qui permettent aux participants de reconnaître les traits constitutifs de l'interaction dans laquelle ils sont engagés.

L'objet de l'analyse de conversation est le discours *dans* l'interaction, le discours en tant qu'il a été produit conjointement par deux ou plusieurs participants. L'analyse de conversation part du fait que l'interaction verbale procède de façon ordonnée et qu'elle possède, à ce titre, une structure complexe organisée séquentiellement au moyen du système des tours de parole. Les participants à une interaction peuvent utiliser comme ressource fondamentale l'existence de cette structure pour organiser et accomplir de façon située leurs interactions.

2.1.1. Une empirie nouvelle

L'analyse de conversation a apporté au sein de la linguistique une empirie nouvelle — le discours dans l'interaction. Elle a ainsi contribué à élargir le champ d'investigation traditionnel de la linguistique en développant des études détaillées sur les différents niveaux d'organisation de la conversation : organisation des paires adjacentes ou des séquences d'actions, organisation des tours de parole, organisation globale de la conversation, organisation thématique. Ses études se caractérisent par une description fine et précise des formes d'organisation propres aux conversations, à partir de transcriptions détaillées d'interactions authentiques. Elle a aussi participé au renouvellement des travaux sur l'organisation narrative à partir des récits oraux dans des contextes d'interactions naturelles (ont participé également à

ce renouvellement les travaux sociolinguistiques sur les récits en vernaculaire noir américain [Labov 1972] et les travaux des ethnographes de la communication [Hymes 1981]¹⁸).

Ce courant de recherche a aussi apporté une théorie du contexte qui lui faisait défaut¹⁹. Car si le rôle de la dépendance contextuelle des énoncés a fini par être reconnu par la plupart des théories linguistiques qui s'intéressaient au sens des énoncés, ces dernières manquaient d'une conception du contexte qui soit accessible à l'enquête empirique. C'est ce qu'a permis la notion de *contexte séquentiel*. De nombreux travaux en analyse de conversation portant sur des conversations attestées ont montré que l'interprétation des énoncés dans la conversation est le plus souvent dépendante de leur placement au sein de séquences d'actions. En particulier, il est apparu que l'interprétation d'un acte accompli par la parole dépend largement de sa place à l'intérieur de la séquence conversationnelle. Un énoncé comme « bonjour » est une salutation lorsqu'il ouvre une conversation mais constitue un retour de salutation s'il est fourni en réplique à un premier « bonjour ». Il ne reçoit donc pas la même interprétation selon la position séquentielle qu'il occupe et il n'a pas la même *implicativité séquentielle*. Dans le premier cas, il « projette » une action que l'interlocuteur est invité à réaliser (un retour de salutation), alors que dans le second cas il clôt la séquence de salutations.

2.1.2. Une alternative à la pragmatique des actes de langage

L'analyse de conversation a aussi permis de dépasser les apories rencontrées par la théorie des actes de langage et qui empêchaient son intégration dans les modèles linguistiques. En particulier, et malgré de nombreuses tentatives, dont la plus connue est sans doute la sémantique générative, il s'est avéré impossible de s'en tenir à une notion d'acte de langage (ou de force illocutoire) associée à un énoncé qui soit isolé du contexte séquentiel. La théorie des actes de langage issue d'Austin et de Searle n'a pas non plus réussi à proposer des modèles adéquats du dialogue qui puissent justifier sa volonté de traiter du langage comme action et comme interaction. Il lui a manqué la prise en compte de la dimension séquentielle de la conversation. L'originalité de l'analyse de conversation a été d'abord de remarquer que les

18. Labov, W. (1972), *Langage in the inner city. Studies in the Black English Vernacular*, Philadelphia. University of Pennsylvania Press. Hymes D. (1981), 'In vain I tried to tell you' : *Essays in Native American Ethnopoetics*, Philadelphia. University of Pennsylvania Press.

19. D'autres courants de recherche comme la sémantique des situations ou la sémantique dynamique ont aussi contribué à l'introduction de nouvelles façons d'aborder le contexte.

actions dans la conversation se présentent le plus souvent sous forme de *paires adjacentes*, tels que le couple question-réponse, les échanges de salutations, une offre et son acceptation ou son refus. Elle a été ensuite d'en faire la théorie. Une paire adjacente est une séquence de deux énoncés qui sont adjacents et produits par des locuteurs différents. Cette séquence est ordonnée : une première partie d'un type catégoriel donné exige un second type d'un même type catégoriel. L'action accomplie par le premier énoncé « projette » une action appropriée de la part du destinataire de l'énoncé. La réplique de ce dernier peut donc être examinée pour déterminer si l'action attendue a bien été réalisée ou si elle a été au contraire éludée.

La sélection d'une paire adjacente dépend aussi de l'environnement conversationnel. Un énoncé de type « qu'est-ce que tu fais ce soir ? » pourra être interprété comme une pré-invitation ou une pré-requête dans un contexte séquentiel donné ou comme une simple requête d'information dans un autre contexte. Les enchaînements séquentiels possibles de cet énoncé dépendent de l'interprétation qui en aura été faite.

Si le placement séquentiel a permis d'interpréter la question comme une pré-invitation, le destinataire pourra répondre « rien » s'il désire répondre positivement à l'invitation. Si au contraire il ne veut pas ou il ne peut pas accepter une telle invitation, il répondra en donnant des informations sur ses activités de la soirée. L'énoncé « qu'est-ce que tu fais ce soir ? » ne sert donc pas seulement à accomplir un acte, il constitue une pré-séquence, le premier élément d'une paire adjacente destiné à servir de préliminaire à une autre paire adjacente (l'invitation et son acceptation ou son refus).

Dans le cas où le placement séquentiel a entraîné l'interprétation de l'énoncé « qu'est-ce que tu fais ce soir ? » comme une requête d'information, ce dernier a aussi des conséquences sur le plan séquentiel, puisque le locuteur est invité à fournir un développement thématique sur ses activités de la soirée. En répondant « rien », il indiquera qu'il ne souhaite pas initier un tel thème²⁰.

2.1.3. *Le système des préférences*

Les recherches en analyse de conversation ont porté sur l'ensemble des actions qui peuvent être réalisées dans la conversation (séquences de compliment, d'accusation, de reproche, etc.). Elles ont montré l'importance d'une organisation préférentielle des répliques. Selon le type d'action réalisé dans le tour de parole précédent, certaines répliques seront préférées à d'autres. Prenons l'exemple du couple question-réponse. L'examen de données conversationnelles montre que les réponses de type « oui » sont beaucoup plus

20. On se reportera à J. M. Atkinson & J. Heritage (éds) (1984), E. Schegloff (1980), M. de Fornel (1987).

fréquentes que les réponses de type « non », même en cas de désaccord (la réplique prenant alors la forme « oui, mais... »).

Si la question est formulée de telle façon qu'elle requiert préférentiellement une réponse de type « oui » ou de type « non », la réponse au tour suivant tendra à garder cette orientation préférentielle et à s'orienter vers un choix du même type. Lorsque la réplique s'accorde avec la préférence, elle est réalisée immédiatement, généralement dès le début du tour de parole, alors que si elle ne s'accorde pas avec la préférence, elle est repoussée soit à la fin du tour de parole, soit dans des tours de parole ultérieurs. Cette organisation préférentielle n'est pas sans influence sur le premier membre de la paire adjacente, comme le montre le fait que les accusations ou les critiques prennent souvent une forme atténuée de façon à anticiper un refus possible par l'interlocuteur et à restreindre ainsi les possibilités de rejet²¹.

2.1.4. L'organisation des prises de tours

Les recherches conversationnelles ont aussi porté sur l'une des caractéristiques fondamentales de la conversation, à savoir le fait qu'elle progresse par les prises de tour successives des divers co-participants. Elles ont proposé des principes d'enchaînement séquentiel des tours de parole qui rendent compte de ce que le transfert de tour est réalisé, dans les conversations ordinaires, par un chevauchement minimum entre les deux tours de parole et par l'absence de silence à la jointure des deux tours, ce qui semble indiquer que les interlocuteurs n'ont pas pris leur tour de parole à l'aveuglette mais qu'ils ont obéi à des règles précises.

Les procédures d'allocation de tour permettent au détenteur du tour de parole en cours de sélectionner non seulement le prochain locuteur, mais aussi l'action que ce dernier doit effectuer. Bien que constituant un niveau d'organisation propre, l'organisation des paires adjacentes est donc dépendante du système d'organisation des tours de parole. Ce système fonctionne de façon locale : il permet de gérer la relation entre le tour de parole actuel et le prochain tour de parole.

Certains travaux ont porté sur les situations formelles ou institutionnelles telles que les débats, les conférences de presse, les interviews, dans lesquelles les règles d'allocation de tour de parole se voient modifiées et régies par des conventions de circulation de la parole préétablies²².

21. Sur les actions conversationnelles, cf. A. Pomerantz (1978), S. Levinson (1983), M. de Fornel (1990), ainsi que divers articles recueillis dans : *Lexique* 5, 1987. G. Button & J. R. Lee (éds) (1987), B. Conein, M. de Fornel & L. Quéré (éds) (1991).

22. Voir en particulier les ouvrages suivants : J. M. Atkinson & P. Drew (1979), D. Boden & D. H. Zimmerman (éds) (1991), P. Drew & J. Heritage (éds) (1992), Léon (1999).

2.1.5. *L'organisation globale de la conversation*

Les études réalisées en analyse de conversation se sont aussi préoccupées de décrire et d'analyser les séquences liées à l'organisation globale de la conversation. Les séquences d'ouverture et de clôture ont constitué à cet égard un « terrain » d'étude fondamental et ont permis la découverte des traits structuraux les plus importants. La possibilité d'ouvrir et de clore une conversation utilise, de façon complexe, l'existence de paires adjacentes (salutations, échanges de « comment ça va », clôtures, etc.)²³.

Un des apports importants de l'analyse de conversation est qu'elle a su produire une véritable empirie et faire la théorie de cette empirie. Si l'on peut contester telle ou telle explication d'un phénomène conversationnel, il reste qu'aucune approche linguistique du discours ne peut ignorer les caractéristiques récurrentes du discours-dans-l'interaction qu'elle a mises au jour. Les acquis théoriques et méthodologiques de l'analyse de conversation apparaissent donc incontournables dès lors que l'on s'intéresse au discours en contexte interactionnel. Ce courant a su prendre la relève des pragmatiques de l'énonciation ou des théories du discours fondées sur la notion d'acte illocutoire. Dans le champ de la pragmatique, l'analyse de conversation — ou les courants de pragmatique conversationnelle ou de linguistique interactionnelle qui s'en inspirent directement — apparaît comme l'un des rares cadres de référence capable de traiter du sens en contexte.

2.1.6. *L'analyse de conversation et la pragmatique gricéenne*

En cherchant à dégager les structures conversationnelles qui soient empiriquement fondées et à mettre au jour les processus inférentiels que l'on peut observer dans le discours, l'analyse de conversation ne pouvait que rencontrer les préoccupations des pragmaticiens qui, à la suite de Herbert Paul Grice, ont traité de l'inférence conversationnelle. Ce dernier a proposé un cadre d'analyse en termes de principe de coopération, et de maximes (Grice 1989). En formulant dans les termes suivants son célèbre *Principe de Coopération* — « que votre contribution conversationnelle corresponde à ce qui est exigé de vous, au stade atteint par celle-ci, par le but ou la direction acceptés de l'échange parlé dans lequel vous êtes engagé » — Grice n'a pas voulu défendre une conception sympathique mais par trop naïve de la communication comme coopération. Il a cherché à caractériser ce qui est au principe de l'échange conversationnel, à savoir la nécessité de fournir des contributions adéquates par rapport à l'orientation que prend une conversation :

23. E. Schegloff & H. Sacks (1973), E. Schegloff (1979), (1986), M. H. Goodwin (1990), C. Goodwin (1981).

Nos échanges de paroles ne se réduisent pas en temps normal à une suite de remarques décousues, et ne seraient pas rationnels si tel était le cas. Ils sont le résultat, jusqu'à un certain point au moins, d'efforts de coopération. [...] À chaque stade certaines manœuvres conversationnelles possibles seraient en fait rejetées comme inappropriées du point de vue conversationnel²⁴. (1979, p. 61)

La pragmatique n'a su cependant que faire de ce *principe de coopération*. Ce dernier a été généralement abandonné, implicitement ou explicitement, comme dans l'ouvrage de Dan Sperber et Deirdre Wilson, *La Pertinence*²⁵. Sans s'appesantir sur les raisons qui ont présidé à cet abandon, et à la décharge des pragmaticiens, il faut reconnaître que ce principe semblait surtout destiné à introduire les célèbres Maximes de quantité, de qualité, de relation et de modalité. C'est la violation de ces Maximes qui revenait à remettre indirectement en cause le principe de coopération. Ce dernier en tant que méta-principe restait hors d'atteinte, mais, du même coup, n'était pas susceptible de vérification empirique.

Dans Fornel (2000), nous montrons que l'apport majeur de l'analyse de conversation a été de faire apparaître que le principe de coopération s'ancre dans la séquentialité des échanges et qu'il est donc susceptible de vérification empirique. Il se spécifie principalement dans la conversation et, plus généralement, dans le discours-dans-l'interaction, sous forme d'une *préférence pour l'enchaînement confirmatif*. Cette dernière introduit un biais interactionnel et cognitif systématique dans la nature de nos échanges et influence de façon systématique les formes conversationnelles observées et les processus de grammaticalisation. En tant que principe (socio)cognitif, elle constitue le principe organisateur des attentes et des anticipations réciproques qui régissent les contributions des interlocuteurs.

C'est par l'étude empirique des structures de la conversation que l'on accède aux propriétés qui caractérisent les principes cognitifs à l'œuvre dans le discours. Une conversation se constitue et s'auto-organise de façon dynamique par une coopération continue tant au niveau de la chaîne des actions conversationnelles successives, de l'organisation thématique que de la construction de la référence et de la catégorisation.

L'étude des formes de coopération liées à cette triple orientation actionnelle, thématique et référentielle du discours dans l'interaction constitue un axe essentiel du programme de recherche de l'analyse de conversation ou de la pragmatique cognitive de la conversation qui en est issue (Fornel, 2000). Il permet de reprendre sur des bases nouvelles le programme de pragmati-

24. Cette citation est extraite de la traduction française d'une des célèbres *William James Lectures* de 1967 qui ont été publiées dans Grice (1989).

25. Sperber D., Wilson D., 1986, *Relevance*, Basil Blackwell, traduction française : *La Pertinence*, Paris, Éditions de Minuit, 1989.

que issu de Paul Grice. Tous ceux qui se sont au fil des années essayés à prolonger le programme gricéen se sont détournés de l'objet qu'il avait choisi pour éprouver sa théorie : la conversation. Or, ce choix était et reste le bon. Dégager des structures conversationnelles qui soient empiriquement fondées permet aussi d'accéder aux véritables mécanismes d'inférences situées qui accompagnent le discours dans l'interaction. La conversation se révèle être à cet égard un objet exemplaire par la richesse des phénomènes de sens qu'elles offrent à l'analyse.

2.2. *Les nouveaux objets de l'analyse de conversation*

2.2.1. *L'étude de la prosodie et du geste*

Un domaine particulièrement actif des recherches en analyse de conversation est constitué aujourd'hui par l'étude de la contribution de la prosodie et du geste dans la production et l'interprétation du sens en contexte. De nombreux travaux ont analysé le rôle des ressources prosodiques et gestuelles dans la gestion des tours de parole et dans la négociation de certaines activités conversationnelles. Ces travaux s'inspirent aussi de la notion de contextualisation, qui a été proposée par John Gumperz (cf. 1.3.1 ci-dessus) : il existe des processus par lesquels les énoncés se voient ancrés dans des contextes, contextes, qui à leur tour rendent possibles l'interprétation de ces énoncés (Gumperz 1982, Auer 1990). Les processus de contextualisation prosodiques (rythme, tempo, intonation, etc.), en particulier en tant qu'ils portent sur les aspects contextuels du tour de parole et de la pertinence thématique et gestuels, ont fait l'objet d'études détaillées.

La réalisation de descriptions fines et précises de ces processus de contextualisation permet de conceptualiser les formes d'organisation de la conversation. Elle permet de développer une problématique spécifique à cet objet, alors que les approches linguistiques portant sur le discours, qu'il soit conversationnel ou textuel, se sont la plupart du temps constituées sur une extension métaphorique des concepts linguistiques. Certains phénomènes linguistiques sont propres à la conversation. C'est le cas des réparations et des auto-réparations en particulier, ou des répétitions. Dans les deux cas, la prosodie joue un rôle essentiel et spécifique.

Dans Fornel, Léon (1997), nous nous sommes proposés de montrer qu'il existe un type de répétition, la *réponse-écho*, associé de façon stable et routinière à une configuration prosodique particulière, qui présente l'intérêt de permettre aux participants de « faire écho » à un segment du tour de parole précédent sans pour autant signaler un problème, ni initier une réparation sous forme de question. Dans certaines situations interactionnelles, comme la relation de service — en l'occurrence la relation guichetier-client dans un bureau de poste —, la réponse-écho constitue la réponse préférée (ou non marquée) et s'oppose (tout en formant une paire avec elle) à la *question-écho*, qui constitue la réponse non préférée (ou marquée). La diffé-

rence de configuration prosodique apparaît comme le seul indice contextualisant respectivement questions-échos et réponses-échos, alors même que leurs implications séquentielles sont très contrastées, puisqu'elles entraînent respectivement une obligation ou une absence de réponse

D'autres objets linguistiques, traditionnellement étudiés dans le cadre de la sémantique ou de la pragmatique, bénéficient largement d'une approche conversationnelle. C'est le cas du couple question-réponse. Son étude dans les entretiens publics en France (Léon 1999) permet de rendre compte de la spécificité grammaticale, sémantique et pragmatique des tours questions et des tours réponses dans ce type de format. La prosodie joue là encore un rôle spécifique, celui d'intégrer plusieurs unités de tour dans un même tour question ou tour réponse long. Elle permet également de lier à la question une réponse en accord ou au contraire d'autonomiser une réponse en désaccord.

2.2.2. *Grammaire et conversation*

Un autre axe de recherche poursuivi depuis quelques années par l'analyse de conversation est consacré aux relations entre le domaine grammatical et le domaine conversationnel. Les recherches ont d'abord porté sur le statut des éléments syntaxiques, sémantiques et pragmatiques qui composent les unités de constructions de tour et qui permettent de prévoir l'achèvement du tour et ont visé à l'élaboration d'une théorie de la grammaire qui inscrive dans le dispositif grammatical les fonctions pragmatiques et conversationnelles du discours. La linguistique fonctionnelle et la grammaire cognitive se sont intéressées à ces travaux. Il en a résulté un nouveau champ de recherche rassemblant ces disciplines et qui développe une autre conception de la grammaire — « une grammaire-pour-la conversation » qui prend comme point de départ l'appartenance des phrases à des tours de parole, et analyse la structuration fonctionnelle et conversationnelle des structures grammaticales qui en résultent. Un exemple est constitué par l'article de Fornel et Marandin (1996) qui réalise une première étude des auto-réparations dans le discours oral. En première approximation, les auto-réparations sont des énoncés dans lesquels le locuteur se reprend, soit parce qu'il hésite, soit parce qu'il se corrige, soit parce qu'il se présente comme hésitant ou se corrigeant. Ces segments sont considérés comme irréguliers par la théorie grammaticale et renvoyés au domaine de la performance. Nous avons montré qu'il était possible d'assigner un statut grammatical à ces énoncés et de comparer les structures repérées avec celles générées par le dispositif grammatical. La comparaison avec la coordination, l'incise et l'ellipse à interprétation anaphorique a permis de formuler une analyse syntaxique, sémantique et conversationnelle nouvelle des séquences de réparation.

CONCLUSION

L'analyse de conversation, quand elle n'a été pas ignorée, n'a pas eu toujours bonne presse en France : elle a certes bénéficié de l'audience tardive de l'ethnométhodologie et a fait l'objet d'un mouvement d'intérêt en sociologie. Mais elle a été considérée comme la version la plus dure de l'ethnométhodologie ou de l'interactionnisme. Elle a été aussi méconnue par les linguistes qui n'ont vu en elle qu'une forme radicalisée de pragmatique, fondée sur un refus de la méthodologie linguistique de type générative, ou pire maltraitée par des épigones qui reprenaient quelques éléments de sa thématique sans vouloir se plier aux exigences de sa méthode empirique et de son cadre conceptuel. Elle a donc longtemps semblé vouée, par un simple effet de structure du champ scientifique, à n'occuper qu'une place marginale au sein des sciences du langage.

Cependant, depuis quelques années, la situation a changé. Ce courant de recherche constitue maintenant en France une discipline scientifique de plein droit au sein des sciences du langage et ses objets empiriques et ses concepts théoriques sont désormais reconnus. Sa vitalité au niveau international, en particulier aux États-Unis, en France, en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Hollande et en Italie, est attestée par les nombreuses publications et colloques qui se déroulent régulièrement et par la collaboration interdisciplinaire (en particulier avec la pragmatique néo-gricéenne, la linguistique fonctionnelle et la grammaire cognitive) qui existe pour l'approfondissement de certains aspects de son programme de recherche. De plus, certains courants de la linguistique française ont développé des recherches qui, sans adopter la démarche de l'analyse de conversation issue de l'ethnométhodologie, s'inspirent pour une part des méthodes et du cadre théorique de ce courant²⁶.

En conclusion, on retiendra que l'originalité épistémologique de cette discipline tient d'abord au fait qu'elle a su faire advenir la conversation au rang d'objet digne d'étude en montrant que cette dernière présente des principes d'organisation interne qui la rendent au moins partiellement autonome, et susceptible d'une construction scientifique. De la même façon, l'utilisation de données conversationnelles aussi rigoureusement transcrites que décrites est devenue un acquis méthodologique incontournable. Parmi les autres corollaires méthodologiques, on retiendra les points suivants :

26. Voir en particulier C. Kerbrat-Orecchioni, 1990, 1992, 1994, *Les Interactions verbales* t. 1, 2, 3. Paris, Armand Colin ; V. Traverso, 1999, *L'Analyse des conversations*, Paris, Nathan ; A. Trognon et J. Larrue, 1994, *Pragmatique du discours politique*, Paris, Armand Colin ; R. Vion, 1992, *La Communication verbale*, Paris, Hachette.

- Il n'y a pas (ou beaucoup moins qu'on ne le pense) de phénomènes linguistiques erratiques ou dus à l'erreur ;
- Les erreurs mêmes sont traitées le plus souvent de façon systématique ;
- Il n'y pas de phénomènes qui ressortent à priori de la compétence ou de la performance.

Il peut être éclairant de comparer le positionnement épistémologique de l'analyse de conversation et celui de la sociolinguistique variationniste, d'autant que ces deux disciplines sont nées à la même époque. Pour Labov, cette dernière doit être capable de travailler au même niveau d'abstraction que la grammaire générative. Sa seule spécificité tient à la construction de l'objet : elle réalise une construction sociale des données en étudiant le langage tel que l'emploient les locuteurs natifs communiquant entre eux dans la vie quotidienne²⁷. Ce qui fait la spécificité de l'analyse de conversation est beaucoup plus que la construction sociale de l'objet. Il consiste dans l'introduction d'un nouvel objet théorique : la conversation ou le discours dans l'interaction. De plus, l'ordre conversationnel est le produit des actions méthodiques des co-participants : est en jeu une dimension interprétative et donc cognitive.

reçu juin 2000

adresse de l'auteur :

M. de Fornel
EHESS - CELITH
54, bd Raspail
75006 - Paris
Email : forn@ehess.fr

J. Léon
CNRS UMR 7597
Case 7034
Tour Centrale, Bureau 801
2, place Jussieu
75251 – Paris Cedex 05
email : jleon@ccr.jussieu..fr

27. « Labov s'est avisé le premier que l'enquête linguistique nécessitait une analyse de la communauté sociale et des conditions de l'observation ; la linguistique d'enquête retrouvait un aspect scientifique. » (Cf. P. Encrevé, 1988, *La Liaison avec et sans enchaînement. Phonologie tridimensionnelle et usages du français*, Paris, Seuil, p. 14.)

RÉFÉRENCES

- ATKINSON, J. M., HERITAGE J. (éds) (1984). *Structures of Social Action, Studies in Conversation Analysis*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, Cambridge, Cambridge University Press.
- ATKINSON, J. M. et DREW, P., (1979). *Order in Court: The Organization of Verbal Interaction in Judicial Settings*, London, Macmillan.
- BODEN, D. & ZIMMERMAN, D. H. (éds) (1991). *Talk and Social Structure*, Cambridge, Polity Press.
- BUTTOH, G. & LEE, J. R. (éds) (1987). *Talk and Social Organisation*, Clevedon, Multilingual Matters.
- CONEIN, B., FORNEL, M. de, QUERE, L. (éds) (1990). *Les Formes de la conversation, Réseaux*, CNET.
- COUPER-KÜHLEN, E. & SELTING, M. (1996). *Prosody in Conversation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DREW, P. & HERITAGE, J. (éds) (1992). *Talk at Work, Interaction in institutional Settings*, Cambridge, Cambridge University Press.
- FORNEL, M. de (1987). « Remarques sur l'organisation thématique et les séquences d'actions dans la conversation », *Lexique* 5, 15-36.
- FORNEL, M. de (1990). « Sémantique du prototype et analyse de conversation », *Cahiers de Linguistique Française* 1, 159-178.
- FORNEL, M. de, MARANDIN, J. M. (1996). « L'analyse grammaticale des auto-réparations », *Le Gré des langues* 10, 8-68.
- FORNEL, M. de, LÉON, J. (1997). « Des questions-échos aux réponses-échos. Une approche séquentielle et prosodique des répétitions dans la conversation », *Cahiers de Praxématique* 28, 101-126.
- FORNEL, M. de (à paraître). *Le Sens de la conversation. Éléments de pragmatique cognitive*.
- GARFINKEL, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, N. J. Prentice Hall.
- GOODWIN, C. (1981). *Conversational Organization : Interaction between Speakers and Hearers*, New York, Academic Press.
- GOODWIN, M.-H. (1990). *He-Said-She-Said*, Bloomington, Indiana University Press.
- GRICE, H. P. (1979). « Logique et conversation », *Communications* 30, 57-72.
- GRICE, H. P. (1989). *Studies in the Way of Words*, Cambridge (Ma.), Harvard University Press.
- GUMPERZ, J. J. (1982). *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HERITAGE, J. (1984). *Garfinkel and Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press.
- LÉON, J. (1999). *Les Entretiens publics en France, analyse conversationnelle et prosodique*, Paris, CNRS Éditions [col. Sciences du Langage].
- LEVINSON, S. C. (1983). *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MURRAY, S. O. (1994) *Theory Groups and the Study of Language in North America*, Amsterdam, John Benjamins Publishing company (col. Studies in the History of the Language Sciences 69).

- POMERANTZ, A. (1978). « Compliments responses : notes on the co-operation of multiple constraints », Scheinkein, J. (éd.), *Studies in the Organisation of Conversational Interaction*, New York, Academic Press.
- SACKS, H. (1992). *Lectures on Conversation (1965-1972)*, 2 vols, [édité par Jefferson, G.], Cambridge (Ma.), Blackwell Publishers.
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E. (1973). « Opening up closings », *Semiotica* 7, 289-327.
- SACKS H., SCHEGLOFF, E., JEFFERSON, G. (1974). « A simplest systematics from the organization of turn taking for conversation », *Language* 50, 696-735.
- SCHEGLOFF, E. A. (1979). « The relevance of repair to syntax-for-conversation », Givon, T. (éd.), *Syntax and Semantics, Discourse and Syntax*, vol. 12, New York, Academic Press, 261-286.
- SCHEGLOFF, E. A. (1980). « Preliminaries to Preliminaries : 'Can I ask you a question ?' », *Sociological Inquiry* 50, 3/4, 104-152.
- SCHEGLOFF, E. A. (1986). « The routine as achievement », *Human Studies* 9, 111-52.
- SCHEGLOFF, E. A. (1992). « Introduction aux *Lectures on Conversation (1965-1972)* », [édité par Jefferson, G.], 2 vols, Cambridge (Ma.), Blackwell Publishers, xi-lxii.